

LA GALAXIE A ENFIN SES HÉROS !

STARCRASH

LE CHOC DES ÉTOILES



19

SF SOMMAIRE SF

Couverture : Le Choc des Étoiles avec Mononcle Joel et Matante Valérie, ahhhh les années 80!

- 1- Sommaire et nouvelle insolite de Matante Valérie
- 2- Ce qu'ils ont dit... pendant que la Joconde se tait...
- 3- ... et relaxe!
- 4- Nouvelle Techno d'Alain
- 6- ... et on aime les sirènes!!
- 7- Lily nous parle d'un accessoire de toilette ?
- 8- Matante Valérie nous ouvre ses archives commentées et plus.
- 14- Parce qu'on est pas toujours sérieux...
- 16- Oui, on va avoir des Dinosaures dans notre cour arrière... Alain
- 20- Quelques photos de Boréal 2015 - Oncle Mario
- 23- Films de science fiction des années 70
- 31- Souvenirs de Pâques
- 34- Pour quelques dernières folies de plus...

BORÉAL 2016



Prochaine date de tombée 20 juillet 2015

Fanzine électronique des membres de Québec SF. Le contenu et les droits respectifs sont redevables aux auteurs. Numéro 19 – Mai 2015

INSOLITE

Un homme mort nommé dans un CA en Pennsylvanie

UNIONTOWN, PA. (AP) — Les autorités de la Pennsylvanie tentent de comprendre comment un homme qui était mort depuis plus de deux ans s'est fait nommer de nouveau au conseil d'administration de l'autorité industrielle d'un comté.

Les responsables du comté de Fayette ont affirmé qu'ils n'avaient jamais vraiment fait de vérifications auprès de Larry Markwood avant de le renommer au conseil. L'homme est mort en 2012.

Les commissaires du comté affirment avoir effectué des entrevues de candidats et avoir reçu des lettres de membres qui désiraient un autre mandat, mais M. Markwood semble être passé à travers les mailles du filet.

L'autorité industrielle du comté n'a pas tenu de rencontre depuis 2010; les listes de présence n'auraient donc été d'aucune utilité.



Ce qu'ils ont dit du numéro précédent

Excellent numéro!!!! J'ai bien ri et ça m'a réchauffé le coeur... On lâche pas, la gang de SF!
XXX Matante Valérie







ALAIN JETTÉ



Demain, serons-nous très humains plutôt que transhumains?

[Alain Damasio](#) - Huffington Post

L'évolution des nouvelles technologies, poussant l'homme à intégrer l'existence et l'assistance des robots, des machines à son quotidien, pour améliorer sa qualité de vie pose non seulement une question éthique, mais encore met en opposition l'humanisme et le transhumanisme. Cette coexistence a-t-elle ou doit-elle avoir ses limites? Notre avenir doit-il faire de nous des « très humains » ou des transhumains? Alain Damasio, auteur de science-fiction et Michel Lévy-Provençal, ingénieur, tentent de les définir, au travers d'un échange.

Michel Lévy-Provençal : Grâce au développement massif des sciences et des technologies, le XXe siècle a été le témoin d'une amélioration conséquente de notre qualité de vie dans la plupart des zones du globe. La mortalité infantile a, par exemple, été divisée par 100 en un siècle et par 30 en un demi-siècle. Notre espérance de vie moyenne a été multipliée par 2. La démographie mondiale a doublé pendant ce même temps. Aujourd'hui j'ai 41 ans, au siècle dernier j'aurais probablement déjà succombé à une maladie virale, infectieuse ou lors d'un conflit armé. Le coût de production de nourriture par habitant a diminué par 10.

Le taux d'alphabétisation est passé de 25% à 80%! Les bonnes nouvelles sont là. Amenées par la science et les technologies. Les trente dernières années ont montré qu'en particulier les sciences de l'information ont accéléré la cadence. Au point qu'aujourd'hui des pionniers, dotés de larges moyens, comme Elon Musk, Bill Gates, Richard Branson, Larry Page, Sergei Brin ou Mark Zuckerberg investissent dans des projets technologiques dont l'objectif est de permettre à l'humanité des avancées radicales dans les 10 à 15 prochaines années. Ils travaillent à connecter deux milliards de nouveaux internautes et leur permettre d'accéder à l'éducation, en l'occurrence aux meilleures universités en ligne et à une nouvelle économie.

Parce que notre planète est baignée d'un rayonnement solaire capable, en seulement 90 minutes, de générer l'énergie nécessaire à toute l'humanité pendant un an, ils élaborent de nouveaux procédés d'extraction et de stockage d'énergie propre, solution qui permettrait à moyen terme de transformer nos économies de la ressource rare en une économie de l'abondance. Dans le domaine de la santé, ils développent des outils d'autodiagnostic à base de biotechnologies et d'intelligence artificielle permettant d'analyser et bientôt soigner plus facilement et à moindre coût. Dans les quinze prochaines années, la vie des plus pauvres devrait être améliorée plus vite qu'à n'importe quel moment dans l'Histoire de l'humanité.

Alain, je sais tes réticences à l'égard du tout technologique, en particulier à l'époque où, comme le dit Marc Andreessen, «The software is eating the world». Je connais tes mises en garde à propos de l'évolution radicale des technologies de l'information, notamment quand celles-ci touchent au vivant. Mais, ne penses-tu pas que l'Homme embrassera cette nouvelle révolution avec enthousiasme, car elle promet ce qu'aucun ne pourra refuser pour soi ou pour ses enfants : repousser les limites de notre propre mort?

Alain Damasio : Ton optimisme technologique fait du bien, en ces temps un peu crépusculaires où l'on a du mal à se projeter positivement vers l'avenir. C'est même à mon sens l'un des combats majeurs à mener, pour des écrivains de science-fiction comme moi, et pour les citoyens actifs et militants que ces enjeux touchent, que de proposer un futur qui renoue avec l'horizon du désirable, un futur qui fasse envie. Merci pour ça et pour rappeler quelques avancées culturelles magnifiques.

Simplement, j'ai le sentiment que ce futur technophile qu'on nous fait fantasmer, que GAFAM (moi j'écris ça « Gaffe à ! ») et les transhumanistes nous vendent - et avec lequel on formate doucement nos imaginaires, il est trop intimement noyauté par des logiques capitalistes pour être crédible.

Les transhumanistes sont d'assez bons rhéteurs, qui tentent de masquer les sauts anthropotechniques qu'ils préparent dans un discours de la simple continuité. Vous portez des lunettes? Vous êtes déjà un transhumain! Rien de neuf! Nous ne faisons que porter l'évolution naturelle de l'homme vers une hybridation techno de plus en plus fine!

La vérité est qu'il y a des ruptures qualitatives très nettes. Elles touchent à l'eugénisme, au choix si toxique du sexe de son enfant (pensons aux impacts en Chine et en Inde où vivent 40% des terriens), au corps-à-corps avec le monde, au refus rationaliste du hasard précieux, à la liberté du vivant, à ce qui fait de nous des hommes : la fragilité, clé de la sensibilité et de l'empathie à autrui, la vulnérabilité, le vieillissement vécu qui nous change, qui nous mûrit, qui nous grandit. Le fait de ne pas tout contrôler, qui nous rend vif et nous met en mouvement, en authentique et intime mouvement.

La question que je me pose est : la technologie actuelle continue à nous hominiser, certes, elle l'a toujours fait, c'est notre grandeur même -- mais contribue-t-elle à nous humaniser? Les surpouvoirs qu'on recherche, et que le transhumanisme veut pousser à l'extrême, ne se paient-ils pas d'une dégradation de notre puissance de vivre et d'agir directement, sans délégation aucune, par nous-mêmes? Est-ce que ce qui est en jeu dans cette lutte qui s'annonce entre le très humain et le transhumain, ce ne serait pas notre capacité d'autonomie et d'émancipation? L'augmentation de pouvoir (le « faire faire ») n'est qu'un gimmick (« mon frigo me signale que le lait est périmé » : WTF?), si notre puissance intérieure (le « faire ») décline en proportion inverse.

Il n'y a qu'une société sécuritaire comme la nôtre qui peut considérer comme un absolu que la durée de vie vaut davantage que sa qualité!

Le transhumanisme est une solution hâtive et inégalitaire pour des problèmes que notre émancipation propre doit affronter. C'est vouloir le pouvoir, trivialement, quand il faut rechercher la puissance. Cette puissance que des technologies douces comme l'éducation, la formation, la culture peuvent nous faire atteindre beaucoup plus profondément -et avec un bonheur infiniment plus ample.

MLP : Je suis convaincu par ton argument consistant à opposer puissance et pouvoir. En nous promettant pouvoir, les technologies aujourd'hui réduisent notre puissance. Cet argument me parle comme une grande partie de ma génération et celles qui ont suivi (les Y et Z). Je t'invite à ce sujet à lire le dernier livre de Guy Birenbaum, « vous m'avez manqué » que je referme et qui raconte sa descente dans les enfers de la dépression accélérée par le Web et les réseaux sociaux. Mais malheureusement ton argument ne passe pas le test de la réalité banale et quotidienne. Je ne connais personne capable de cette distance face à la peur de la mort. Qui, face à sa maladie ou celle de ses proches, acceptera une vie « finie » mais « intense et riche ». Je ne suis pas sûr que Rimbaud ou Van Gogh aurait accepté de mourir s'ils avaient eu le choix ? Le but de toute vie n'est-il pas de croître et de se perpétuer ? Nous acceptons, comme le dit de façon provocatrice Laurent Alexandre, de devenir des Cyborgs, quand nous sommes prêts à implanter des cœurs artificiels Carmat, pour éviter de mourir.

AD : Précisément : la vie veut croître et se perpétuer, c'est-à-dire créer, elle ne veut pas forcément durer. Nietzsche voyait même dans cette pulsion de conservation un symptôme de décadence. Tu postules, comme L. Alexandre, un automatisme culturel visant l'allongement à tout prix de l'existence, que je veux justement questionner. Qui veut durer ? Ce sont essentiellement les hommes de pouvoir. Veut-on d'un monde où l'on supportera la névrose Sarkozy 300 ans ? Veut-on voir Poutine envahir la Pologne en 2092 parce que les médecins transhumanistes l'auront maintenu 140 ans ? Qui bénéficiera de la biogénétique ? Les dictateurs, les fous de pouvoir, les milliardaires tordus, les maniaques de l'ego : les Kim Jong Il, les Zuckerberg, les Netanyahu, etc !

MLP : Une nouvelle révolution copernicienne est en cours. Avant de devenir les Homo Sapiens que nous sommes, nous avons évolué en près de 25 espèces différentes et il n'y a aucune raison que cela ne s'arrête aujourd'hui. Quelle arrogance que de croire notre espèce si parfaite, qu'elle s'est arrêtée d'évoluer aujourd'hui ? Nous sommes entrés depuis des millénaires, dans une nouvelle ère géologique : l'Anthropocène. Comme tu le dis très bien, je m'interroge sur le fait que l'Homme est aussi en train de changer d'espèce et que le XXI^e siècle soit le moment précis de la bascule.

Progressivement les biotechnologies, les nanotechnologies, les technologies basées sur les sciences de l'information et les sciences cognitives vont « réparer » puis « augmenter » les défaillances du vivant. La pression sociale sera trop forte pour résister à l'avènement de ces pratiques, parce que la peur de la mort est indépassable, en vrai et au quotidien, pour la plupart d'entre nous. Il est donc probable que dans le siècle, nous aboutissons, de proche en proche, de cycles courts en cycles courts, à la création d'êtres hybrides qui pourront héberger notre mémoire, notre psyché et prolongeront nos « vies » si précieuses à nos yeux.

Cette perspective est fascinante et effrayante à la fois : la possibilité d'une vie éternelle. Dans cette hypothèse, la seule façon qui nous sera donnée de mourir sera le suicide. La grande révolution du siècle pourrait être celle du choix face à notre propre mort. Le suicide serait alors l'aboutissement d'une maladie que l'on connaît déjà et qui, on le voit dans nos sociétés les plus riches et les plus avancées technologiquement, se développe massivement : la dépression. Ainsi l'épidémie de la fin du XXI^e ne sera plus le Cancer, mais la dépression. Une maladie de l'âme, une absence de goût pour la vie, une perte de désir, car le désir est au cœur de notre affaire... Sans mort, difficile d'imaginer le désir. Puissance, désir, voilà ce que les Transhumains attaquent, probablement sans le savoir. Ils oublient que le désir porte la mort en son sein. L'humanité avance tranquillement vers un Transhumanisme de confort par peur de la mort.

MLP : Mais le couple Eros et Thanatos est un modèle de Psyché conçu à l'heure où la mort n'était pas dépassable. Peut-être que sur ce point, une nouvelle révolution copernicienne sera aussi nécessaire ? Je parle de la réinvention même de notre propre Psyché, par les artistes, les philosophes, les scientifiques... les Freud et Lacan du prochain siècle. Ne serait-elle pas la seule issue possible à cette épidémie de dépression que le XXI^e siècle nous prépare ?

AD : Ta question est très belle et touche au lien entre le désir, la mort et les conforteresses qu'on s'aménage. La Dépression pousse bien sûr l'épaisseur des moquettes. Je vais te donner ma vision : il me semble que pendant des millénaires, l'être humain s'est construit par son affrontement à ce qui n'était pas lui, et le menaçait -l'altérité : les animaux sauvages, les maladies, le froid, les éléments, la famine, l'absence de ressources... Et la technique a été cette réponse prodigieuse pour hominiser le monde, le rendre habitable pour nous, quitte à détruire l'écosystème à notre profit.

La technologie nous a permis d'inventer ce que survivre pouvait être. Aujourd'hui, depuis disons 50 ans, nous avons à inventer, en pays développé, ce que vivre peut être.

Vivre sans le risque quotidien de mourir. Vivre sans cet aiguillon irremplaçable de la survie. Habiter un monde trop-humain, abrité dans nos technococons, saturé de protections, obnubilé par la sécurité, emmailloté dans des couches toujours plus denses et rassurantes d'écrans, de réseaux et de fusion communicante.

Tu as raison de souligner que la grande affaire humaine reste le désir. Une société de traces et de datas qui consacre la majorité de ses forces à se protéger, à chercher tous les moyens de ne pas vieillir, qui utilise la technologie essentiellement pour contrôler son environnement personnel (son rapport au monde, aux autres, ses amitiés, ses amours, sa sphère professionnelle, ses déplacements), que dit-elle d'elle ?

La techno est notre miroir. Dedans, je ne vois pas l'homme ou la femme de la Renaissance digitale que tu annonces, dont tu rêves, comme j'en rêve aussi. Je vois d'abord des corps dévitalisés qui tentent de s'orienter dans un monde de plus en plus liquide, insaisissable, molécularisé, compétitif, où ils ne sont que des particules, où la réactivité est reine, où le collectif qui nous aménageait un rôle est devenu le connectif du chacun pour tous et du quant-à-soi.

Ma technovigilance vient de là : de cette intuition que l'euphorie technophile, un peu forcée, qui nous accompagne et cherche parfois à nous faire rêver, masque mal une dévitalisation dangereuse. Un autre futur est possible. Qui passera par la techno certes, mais tout autant par une réinvention du vivre-ensemble, des liens directs, d'un écosystème humain et naturel bienveillant. Très humain plutôt que transhumain, encore une fois.

La société de l'information est un miracle fabuleux. Internet nous a offert le monde, nous a ouvert aux savoirs immenses, à des cultures longtemps inabordables. La médecine nous sauve de plus en plus souvent de l'absurdité des morts subites. Oui!

Mais notre rapport aux technologies invasives est à travailler, à épurer, à déconstruire et à reconstruire -- pour soi, avec les autres, en communauté, à l'échelle de la nation comme du monde. Tout s'articule.

Personnellement, je crois à un nouvel épicurisme technologique. À une façon de s'approprier comme de congédier les outils technologiques qu'on nous produit -à les utiliser avec la plus belle des sobriétés. Redonner place à l'humain, chaque fois que possible. Ne pas avoir peur d'être vulnérable et fragile. C'est ainsi qu'on se découvre vivant. N'utiliser que les technos indispensables, fertiles, qui nous ouvrent le monde, nous expose, plutôt que de nous refermer dans la sécurité paresseuse des outils. Qui accroît notre puissance de vivre, de créer, d'écouter et de transmettre plutôt que d'augmenter notre pouvoir, trivialement, en diminuant nos facultés sensibles et cognitives.

Tout un art de vivre est en train d'émerger, qui fera des réseaux un vrai support de liberté plutôt qu'une toile de plus en plus gluante où chacun de nous devient un puceron producteur de données pour des araignées de plus en plus avides de nos sangs numériques. Google n'est pas l'avenir de l'homme. Ni Amazon celui de la culture. Ni Facebook celui de nos socialités.

À nous de reprendre la main sur notre anthropoïèse. Les initiatives, locales, dispersées, résistantes, existent -on les médiatise mal, on les totalise difficilement comme tout ce qui est profondément en vie.

C'est l'Open source, généreux, partageur, joyeux. Ce sont les Creative Commons, qui offrent les textes sans les privatiser. C'est l'économie collaborative, le retour du gratuit, que les réseaux peuvent bien mieux qu'avant faire fleurir, essayer, sporuler. C'est le financement contributif, qui fait naître des projets autrefois barrés. C'est la renaissance du Commun, du *do-it-yourself*, de la fabrication réappropriée de nos objets quotidiens. C'est la presse libre, autofinancée, frondeuse. Ce sont les webradios qui percent nos oreilles de façon inouïe. C'est tout ce qui viendra et auquel il faudra prêter une attention prodigieuse, sous les tirs nourris et fumeux d'une gouvernance algorithmique qui voudra se présenter comme seul avenir enviable! Debout les *geeks!*





LILY FAURE



Pour déboucher sa toilette avec du style !

GIZMODO

Clear Clogs and Terrify Japanese School Girls With This Toilet Kraken



Andrew Tarantola

Filed to: WISH YOU WERE HERE 1/31/13 5:20pm

23,218



Rising from the murky bowels of your toilet bowl, the "Octopus" plunger concept from designer Art Lebedev blends form and function. The bright orange tentacle is pliable but firm enough to leverage against the large suction cup foot when battling clogs. And it won't need to be hidden away behind the commode when not in use—just washed really well before your next tentacle play session.



[Art Lebedev via [Laughing Squid](#)]



VALERIE BEDARD



Matante nous ouvre ses archives avec ses commentaires savoureux...



Matante Valérie dans sa période "Farrah Fawcett"



Benoit S. en Blues Brothers



Mononcle et Matante à Ogunquit en 1982, je crois. Mononcle Mario a pris la photo !



Jean Poirier en "Compagnon de L'impossible" à Maplecon



Matante Nicole et Mononcle Pierre. Photo du party "Viking" chez Michèle et Denis B.



Réunion de Solaris à Ville Lasalle chez Mononcle Joel avec Mononcle Mario, Elisabeth V., Daniel Sernine, Matante Françoise, Luc Pomerleau et Germain Plante.



Jeunesse, Matante commandait des photos de "Voyage au fond des mers" par la poste, en envoyant des sous collés avec du scotch tape... À 8 ans, Matante avec un crush sur "Tony" de "Au coeur du Temps".

LOUISIANE

Un gros canard sauvé d'une cheminée

SLIDELL, Louisiane | (Agence QMI) Un gros canard coincé dans le foyer d'une maison à Slidell, en Louisiane, a nécessité dimanche une opération de sauvetage dont les pompiers locaux se souviendront longtemps. Lorsque les pompiers sont arrivés sur les lieux, et

qu'ils ont aperçu la tête de l'oiseau, à l'envers qui dépassait dans le foyer, ils ont compris que la tâche ne serait pas facile. «En 23 ans, je n'ai jamais vu une opération de sauvetage comme celle-ci!» a affirmé Chad Duffaut, du service incendie de St. Tammany.



MARIÉS DEPUIS 18 ANS

MARTIN LANDAU et BARBARA BAIN SONT LES BURTON DE LA TÉLÉVISION

S'ils ne sont pas aussi excentriques que Liz Taylor et son mari, Martin Landau et Barbara Bain ont néanmoins un bon point en commun avec les "amants terribles du cinéma": ils ne travaillent qu'ensemble, comme Liz et Richard l'ont longtemps fait. Dans un métier comme le leur, c'est très significatif...

Martin et Barbara sont mariés depuis 18 ans. Ils ont deux filles: Juliet-Rose, âgée de 9 ans, et Suzane-Meredith, l'aînée, qui a 13 ans. Ils ont été les vedettes de la télé-série "Mission: Impossible" et maintenant, ils sont revenus avec une excellente série de science-fiction: "Cosmos 1999". Chez eux, c'est un principe: ne travailler toujours que si l'autre est de la distribution. Pour les scènes d'amour, c'est tellement plus facile...

Mais voyons un peu comment tout ça a commencé.

Quand Martin Landau est sorti du collège, il a suivi les cours d'une école d'art graphique et est entré au Daily News de New York comme dessinateur humoristique. De là, il est devenu comédien dans une troupe qui faisait des tournées. Ensuite, il a pris des cours au Actor's Studio avec Lee Strasberg et Elia Kazan avant de devenir lui-même professeur de comédie. C'est là qu'il a fait la connaissance de Barbara, qui voulait abandonner le métier de cover-girl pour devenir actrice.

Fille d'émigrants russes, elle avait passé sa licence de sociologie à l'Université de l'Illinois. Diplômée, elle était devenue professeur de lecture à Chicago, sa ville natale. Remarquée par le manager d'une agence de mannequins, elle était devenue cover-girl mais là ne se limitait pas son ambition, et elle s'était inscrite à des cours d'art dramatique.

Le premier jour où elle se rendit à son cours, elle revenait d'une séance de photographie et était encore toute maquillée. Un maquillage blanc avec, aux lèvres, un rouge très foncé. C'était à New York, en 1957.

Le professeur, vous l'aurez deviné, était nul autre que Martin Landau. Quand il la vit entrer, toute maquillée, et vêtue d'une étrange robe multicolore, il la jugea trop vite.

"Sortez, mademoiselle! Nous sommes ici dans un cours d'art dramatique, pas dans une école de cirque".

C'est par ces mots qu'a commencé l'histoire d'amour du couple le plus célèbre de la télévision.

Evidemment, ils se prirent en grippe. Barbara le détestait cordialement. Martin le lui rendait bien. Et tout ça se serait éternisé si, un jour, alors qu'il devait faire travailler une scène d'amour à ses élèves, Martin n'avait eu, Dieu sait comment!, l'idée de prendre Barbara pour partenaire pour montrer aux autres comment il fallait faire.

"Je me demandais comment j'allais réussir à l'embrasser sans l'abimer, tellement elle était maquillée. Je l'avais choisie elle, pour qu'il n'y ait aucune équivoque — chacun dans la classe savait bien que nous nous détestions — et aussi pour démontrer que parfois, dans le métier de comédien, on doit feindre d'aimer des gens que l'on déteste dans la réalité..."

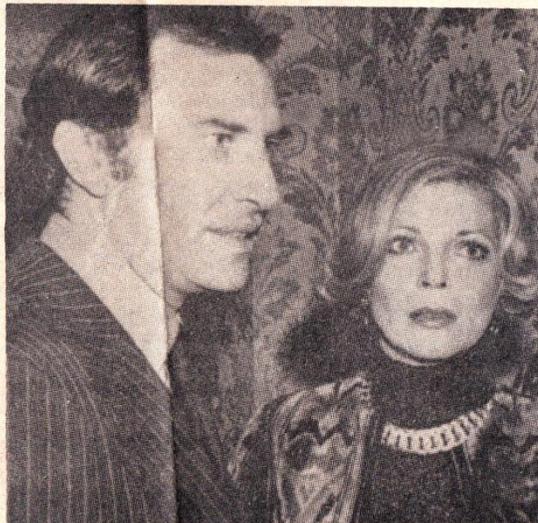
De son côté, Barbara se disait que si jamais elle devait tourner une véritable scène d'amour avec lui, elle n'arriverait pas à être naturelle.

"Quand je l'ai embrassée, je ne sais pas ce qui s'est pas-



Dans "Cosmos 1999", ils travaillent ensemble tout comme à l'époque de "Mission: Impossible".

photo courtoisie Radio-Canada



Martin Landau et Barbara Bain forment un couple idéal depuis 18 ans.

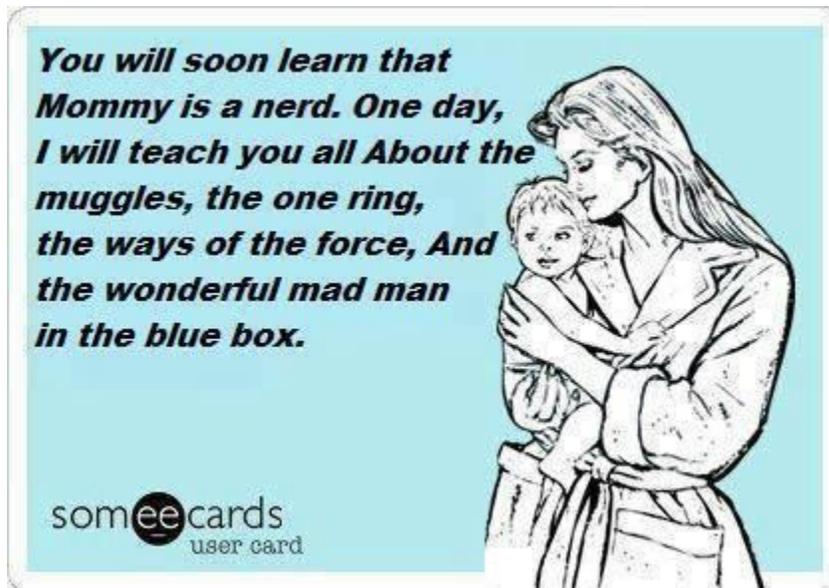
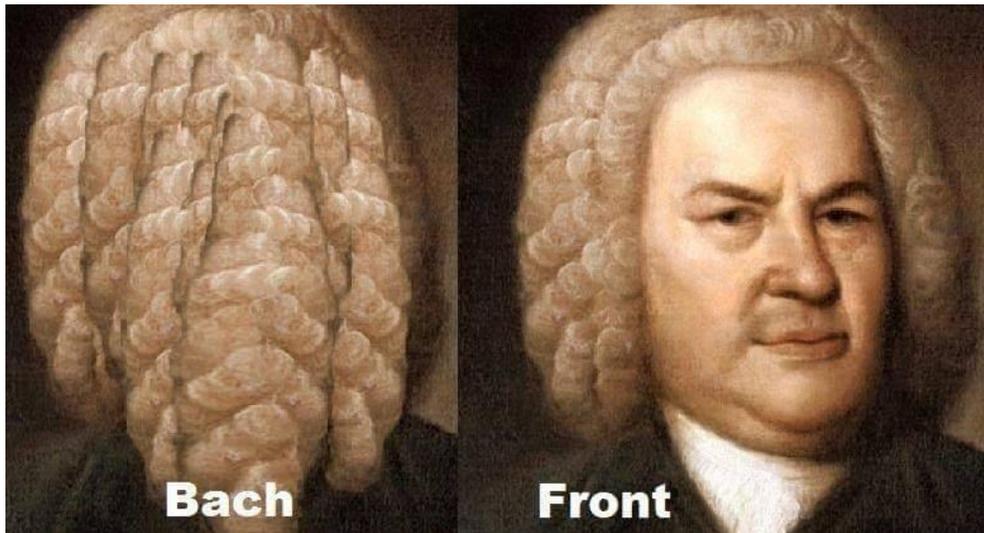
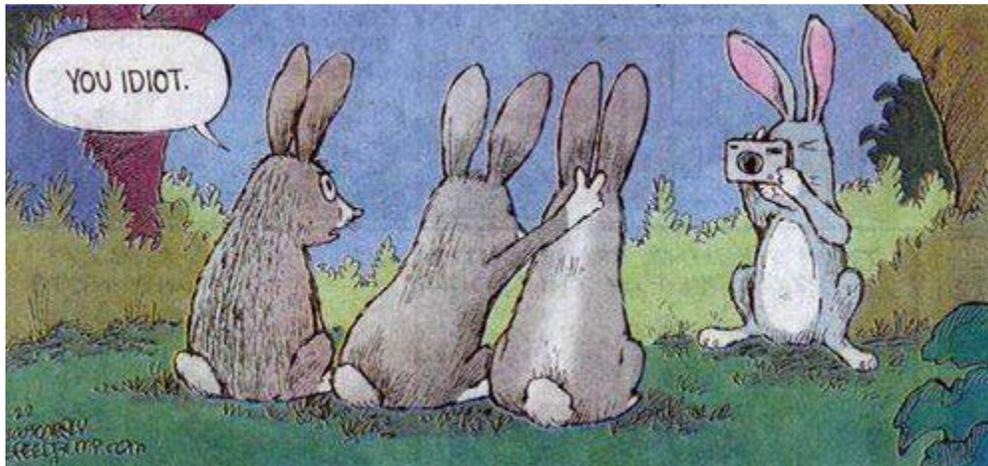
se", se souvient Martin, "mais nous nous sommes retrouvés dans les bras l'un de l'autre

et, croyez-moi, ce n'était pas un baiser de cinéma. Les autres étudiants étaient en cer-

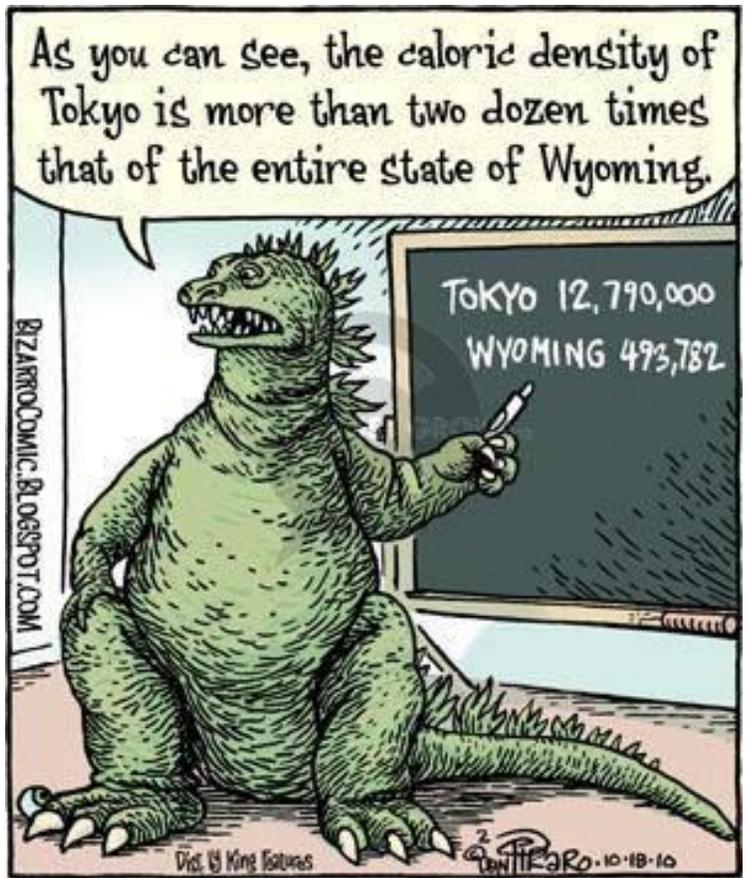
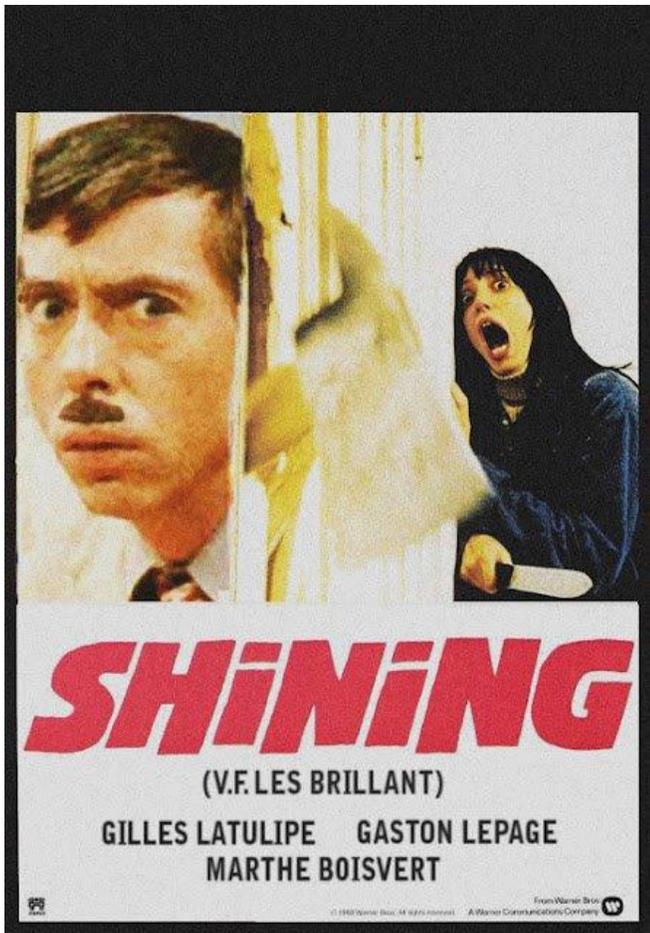
cle autour de nous et nous regardaient sans rien dire. Ils devaient bien se demander ce qui nous arrivait. D'ailleurs, si j'avais eu toute ma tête à ce moment-là, je suis convaincu que j'en aurais fait tout autant".

"Nous nous sommes mariés l'année suivante."

Voilà. Pouviez-vous rêver de quelque chose de plus hollywoodien? Depuis ce jour mémorable, Martin et Barbara ne se sont plus quittés. Après 18 ans de mariage, ils en sont au point de ne vouloir travailler qu'ensemble et c'est pourquoi, dans le milieu, on les appelle les "Burton de la télévision".



Tu vas bientôt apprendre que Maman est une geek. Un jour je t'apprendrai tout des moldus, de l'Anneau, du pouvoir de la Force et du merveilleux homme fou dans sa boîte bleue.



©Dan Piraro



ALAIN JETTÉ



Scientists are attempting to recreate dinosaurs by manipulating chicken DNA

Deep inside the dusty university store room, three scientists struggle to lift a huge fossilised bone. It is from the leg of a dinosaur. For many years, this chunky specimen has languished cryptically on a shelf. Interesting but useless — a forgotten relic of a lost age. Now, with hammer and chisel poised, the academics from Montana State University in America gather round. They are about to shatter this rare vestige of the past. Why would they do such a thing?



Lost age: Scientists now believe it is possible to resurrect the dinosaur after the discovery of DNA relics in the wings and beaks of regular chickens

The answer is that they believe that this single fragment of a beast which stalked the earth untold millions of years ago could hold the key which will unlock the secrets of the dinosaurs. Extraordinarily, they contend that it could lead to a real life Jurassic Park, where dinosaurs are once again unleashed on the world by scientists. For just like in the hit Steven Spielberg movie, these men and women are intent on cracking the genetic code of the dinosaurs and opening the possibility of bringing them back to life. It poses the question: will scientists ever be able to resurrect the dinosaur?

According to Jack Horner, professor of palaeontology at Montana State University, the answer is an unequivocal yes. He says: 'Of course we can bring them back to life. Their ancestral DNA is still present. The science is there. I don't think there are any barriers, other than the philosophical.'

So just how have these scientists arrived at the point where they believe they might unleash the mysteries of a prehistoric lost world? In order to understand their journey, we have to travel back a little less time — to 1992. This was when Raul Cano, professor of microbiology at California Polytechnic State University, made the first attempt to extract DNA from insects almost as old as the dinosaurs that had been embedded in amber, a sticky tree sap which hardens into transparent orange stone.

Speculation about this possibility inspired the Jurassic Park story, in which an amber-trapped mosquito which sucked dinosaur blood unleashes its victims' genetic code, allowing an obsessed billionaire to clone the species — with terrifying consequences.

In his real-life laboratory, Cano cracked the amber open with freezing cold liquid nitrogen, obtaining a sample of the insect inside. Amazingly, he soon had a DNA sample from a 40 million-year-old bee. Soon afterwards, academics at the American Museum of Natural History recovered DNA from an ancient termite. It seemed that dinosaur DNA could soon be within reach of modern-day scientists. But these early experiments ended in failure.

The scientists could not replicate their results, leading to the suspicion that the tiny recovered fragments were actually contaminants, perhaps from the researchers' hair or clothing. The search for ancient DNA in amber was abandoned, and it seemed that the door to the past remained closed.

Since then however, researchers looking for prehistoric genetic fragments have managed to recover material from a 40,000-year-old mammoth, and from 45,000-year-old Neanderthal bones. But still there were doubts that dinosaur DNA could have survived.

Then, in 2003, hopes were revived once again. Horner, who acted as an advisor on the Jurassic Park films, made a remarkable discovery while his team were excavating a 68 million-year-old Tyrannosaurus Rex skeleton in Montana. The site was so remote, the skeleton had to be removed by helicopter — the operation led to a huge thighbone splitting in two. Horner gave a piece of the bone to one of his students, palaeontologist Mary Schweitzer. Examining it, she noticed a strange structure inside the hard outer case. It resembled a pattern found only in the bones of pregnant birds. Puzzled, she asked her research assistant, Jennifer Wittmeyer, to dissolve the outer mineral layer. Six hours later, there was a knock on the door.

'Jennifer ran into the room saying, "You're not going to believe this,"' recalls Schweitzer. 'When she picked up a small piece, it stretched and moved all over the place. 'So we knew we had something pretty unusual.'

The magnitude of the discovery was immediately apparent to the Montana University team — the material appeared to be well preserved flesh from a Tyrannosaurus Rex. Horner says: 'It's unimaginable to find soft tissue. It was just assumed that everything had been fossilised.' More extraordinary yet, was the next find in neighbouring parts of the dinosaur bone.

'Out popped the blood vessels,' says Schweitzer.

'I said, "I don't believe it, that's not possible". It was one of those goose bump moments.'

Horner and his team knew that blood vessels should not exist in fossilised bone. Many scientists believed organic matter from a living thing could not survive more than 100,000 years — let alone 68 million years. Next came the team's attempt to salvage DNA from other bones kept in the university storerooms. They put the samples they collected under a powerful microscope. Magnified 4,000 times, tiny structures unlikely to be mineralised fossil material were apparent. They seemed to be the microscopic cells that built dinosaur bones — called osteocytes. So far, so good.

But Horner came to believe that his team needed to turn their work on its head if they were to unleash the dinosaur. Amazing as the discovery of 'living' dinosaur tissue was, he feared that constructing a complete DNA map from it would be a never ending task. So he embarked on a new strategy: retro-engineering a bird. It is generally accepted by palaeontologists that birds are descended from a class of theropod dinosaurs called raptors.

'If we want to see a dinosaur in our lifetime, we need to start with a bird and work backwards,' says Horner.

'As long as birds exist, we have the ability to reach back to dinosaurs.'

In the 1990s, scientists discovered dinosaurs in China buried in a fine ash. They were preserved in remarkable detail and bird-like features, including claws and feathers, were recognisable. Horner believes that a modern bird's DNA contains a genetic memory that could be 'switched on' again, resurrecting long-dormant dinosaur traits. To make such a creature, he would start with the genome (the whole hereditary information encoded in the DNA) of an emu.

'Emus have all the features we need in order to make a Velociraptor-sized dinosaur,' he says.

'If I were to make a dinosaur, that is where I'd start.'

Far-fetched as this sounds, his work is supported by other leading academics. Sean Carroll, a geneticist at the University of Wisconsin, says: 'The inventory of genes in a bird would be very similar to the inventory of genes in a dinosaur. It is differences in the decision-making that takes during development that make the difference between a chicken and a tyrannosaurus.'

Hans Larsson, a palaeontologist at McGill University in Canada, conducted an experiment in November 2007 into the evolution from dinosaurs' long tails into birds' short tails more than 150 million years ago. Looking at a two-day-old chicken embryo, he made an unexpected discovery. Expecting to see between four and eight vertebrae present in the developing spine, his microscope instead picked out 16 vertebrae — effectively a reptilian tail. As the embryo developed, the 'tail' became shorter and shorter, until the young bird hatched with only five vertebrae.

Larsson says of the significance of the find: 'For about 150 million years, this kind of a tail has never existed in birds. But they have always carried it deep inside their embryology.'

So, the blueprint for a dinosaur remained locked inside the modern-day bird. Larsson decided to move from theory to reality. He wanted to see if he could make a chicken grow a dinosaur's tail, turning the clock back millions of years. Manipulating the genetic make-up, he was able to extend the tail by a further three vertebrae. Larsson had pinpointed a method for turning on dormant dinosaur genes. If birds retained a dormant tail imprint, did they still retain a memory of dinosaur teeth?

In 2005, Matt Harris and John Fallon, developmental biologists at the University of Wisconsin, noticed something strange while researching mutant chickens. Harris says: 'Looking at an embryonic 14-day-old head, I came across the beak and these structures that were not supposed to be there.' Could they really be teeth? Peeling away the beak in this tiny, mutant bird, the academics revealed sabreshaped formations almost identical to embryonic alligator teeth.

Next, Harris and Fallon attempted to trigger the formation of teeth in a normal chicken, by injecting the embryo with a virus designed to 'turn on' the relevant gene. It was a long shot.

'Making a tooth is complex,' says Harris. 'So the idea of turning on one gene that might be able to do this in an animal that hasn't made teeth in over 70 million years, was somewhat of a stretch.'

Examining the growing embryo two weeks later, he called colleagues to look at what had happened.

'You could see very clearly paired structures on the lower jaw.'

'And so, a normal chicken can actually grow teeth.'

This was unexpected. Furthermore, the teeth had the same curved shape as dinosaur fangs. Following this, Harris and Fallon began to find other dinosaur traits in the DNA of birds, such as scales. They looked at an ancient Chinese breed of chicken called a Silkie. It has primitive plumage similar to that believed to grow on some dinosaurs. By activating a dormant gene, Harris and Fallon attempted to 'trick' the chicken's leg into growing feathers instead of scales.

It worked — they had uncovered the genetic changes that had taken place as the dinosaur evolved into a bird. Meanwhile, in Canada, Larsson had found that the three-fingered dinosaur claw structure remains hidden within a bird's wing to this day. 'The dinosaur fingers are adapted for grasping and snatching prey,' he explains.

'If we compare this to modern birds, we see the same structures in their wings but adapted for flight.'

With further research, he believes scientists should be able to transform a bird's wing back into a dinosaur arm. So, will it one day be possible to reverse evolution?

Mark Westhusin is a world-renowned expert in creating life forms from DNA. Together with his colleague, Dewey Kramer, at Texas A&M University, he has cloned more species than researchers at any other laboratory, including a White-tailed deer and a Black Angus bull. Westhusin explains that soon, the relevant DNA to turn back the clock could be manufactured and implanted into an emu egg, for instance, to trigger dormant genes.

'We already have small artificial chromosomes that have been put into embryos and develop and divide and express their genes,' he explains. 'The technology is advancing so fast, in sequencing genes and in putting genes back together, and in manufacturing long stretches of DNA.' Larsson now believes that in a hundred years or so, geneticists could retro-engineer animals that appear identical to Mesozoic dinosaurs.

'Why can't we take all the genetics, just change it around a little bit, and produce a Tyrannosaurus Rex, or something that looks like one?' he asks.

'I think that kind of scenario is quite possible. Maybe sooner than we think.'

Fallon agrees, saying: 'As we learn more, we'll be able to do it. 'The genetic knowledge is in the bird.'

For his part, Horner imagines creating the first example.

'I have to admit that I've certainly imagined walking up on a stage to give a talk, and having a little dino chicken walk up behind me,' he says.

'That would be kind of cool.

'There is now nothing to stop us bringing back dinosaurs but ourselves.

'People who don't believe it don't know much about evolution.' | [dailymail.co.uk](https://www.dailymail.co.uk)

Sources:

[20 Years After 'Jurassic Park,' a Dinosaur-Chicken Hybrid Could Soon Exist](#)

[Canadian scientist says he can create dinosaurs from chickens](#)

[Sorry, you will never ride, see or pet a cloned dinosaur](#)



QUELQUES PHOTOS DE BORÉAL 2015









The ALPHA INCIDENT aka Gift from a Red Planet - Bill Rebane avec John F. Goff, Carol Irene Newell, George 'Buck' Flower, 1978, États Unis, 95m

Un microorganisme ramené de Mars est un mystère scientifique redoutable et un train spécial est en route vers une base militaire éloigné avec des échantillons. Malheureusement l'employé des rails ouvre le contenant sécurisé et est contaminé. Arrêt obligatoire à la première station de train et isolement complet des personnes sur place. Jack, l'agent militaire, l'employé du train, le chef de station et Jenny, la secrétaire ainsi qu'un autre employé, un grand macho bavard rebelle. En attendant que l'on trouve un antidote, ils ne peuvent dormir, sous peine de voir leur tête éclater ! La tension monte, l'agressivité et les pulsions sexuelles sont exacerbées, on se bourre d'amphétamine et on danse en écoutant la radio.

Surprenant huis clos pour le réalisateur Bill Rebane, plus connu pour ses incursions dans le film de monstre psychotronique, on pense à RANA ou The CAPTURE OF BIGFOOT. Les acteurs sont dans le ton, la caméra bouge bien et exploite avec bonheur le décor limité, mais le sujet s'étire et la fin, d'un pessimisme attendu, nous laisse un peu pantois. Plus ambitieux que réussit, avec une bonne scène de gore et un peu de nudité, le film se regarde avec un certain intérêt sans être indispensable.

AT THE EARTH'S CORE - Kevin Connor avec Peter Cushing, Doug McLure et Caroline Munro, 1976, , Angleterre, 90m

Le professeur Perry (Cushing) et son assistant Innes (McLure) inaugurent la taupe, un appareil capable de voyager dans la terre. Mais leur voyage qui devait leur faire traverser une colline les amènent au centre de la Terre, à Pellucidar, où ils affronteront les Mahars, les Bal-Sagoth et autres monstres inconnus du centre de la terre ! Heureusement, il y a quelques avantages, comme la jolie princesse Dia (Munro) qui les accompagne comme prisonniers et futur repas des Mahars.



Produit par Rosenberg et Subotsky, le duo de la firme Amicus, l'adaptation du roman d'Edgar Rice Burroughs était déjà à sa sorte un des derniers vestiges de l'industrie du film d'aventure familial, voué à bien des misères dans les cyniques années 70. Si la réalisation s'en tire très bien, elle souffre d'un budget réduit qui apporte un flot de monstres aux allures grotesques. Cushing cabotine à souhait, mais le rôle principal est somme toute bien défendu par McLure, un peu gras du bide, mais dans le ton. Le montage est rapide et la bande son ajoute énormément à l'atmosphère. J'ai toujours un faible pour Caroline Munro, aux dialogues minces, mais à la présence inoubliable. Un bon petit film d'aventure classique.



COSMOS: WAR OF THE PLANETS aka Battaglie negli spazi stellari - Alfonso Brescia alias Al Bradley, 1977, Italie

John Richardson incarne un officier de l'espace indiscipliné, voyez, il a frappé un de ses camarades avec son poing, qui se voit confier une mission importante. C'est que deux vaisseaux extraterrestres armés s'amènent vers la terre et que l'on réussit à n'en détruire qu'un. Tout cela après qu'un signal inconnu nous parvienne des fins fonds de l'espace. Il faut faire enquête sur cette planète et nos amis à bonnet rouge découvriront une planète où un super ordinateur règne sur des humanoïdes bleus. Quelle misère !

Avec des allures de Planet of Vampires de Bava matinée de 2001, Odyssée de l'espace cheapo, Brescia vogue sur la vague Star Wars avec un budget nul. Des séquences où l'on fait l'amour avec l'aide des machines, des sentiments anti-ordinateur du héros en passant par les grottes italiennes qui passent pour une autre planète, on a droit à des jeux de lumière en guise d'étrangeté et des acteurs nonchalants. La version plein écran ne fait probablement pas justice au film, mais on ne peut imaginer que le scope puisse vraiment aider une mise en scène si quelconque. Le Spock de fortune ne fera pas long feu. Un semblant de musique électronique de l'espace nous achève. Tristounet.

DAMNATION ALLEY aka Les Survivants de la fin du monde - Jack Smight avec George Peppard, Jan-Michael Vincent, 1977, États Unis, 91m, d'après un roman de Roger Zelazny

Une base militaire, un vieux et un jeune qui ne s'entendent pas, le déclenchement de la guerre nucléaire. Deux ans plus tard, on sort deux camions blindés spécialement conçus pour traverser l'Amérique, histoire de vérifier les signaux radio qui parviennent d'Albany, dans l'État de New York. Faut dire que la terre a basculée sur son axe et le ciel est embrasé par les radiations qui ne sont plus mortelles. Départ sur la route de l'enfer, d'où le titre anglais de Damnation Alley, à la rencontre d'une femme, d'insectes mangeurs de chair, de rednecks pouilleux et d'un jeune sauvage. Vont-ils se rendre ?



Je gardais le souvenir d'un camion impressionnant et c'est la seule chose qui impressionne encore. Le scénario, tout comme la mise en scène, est rempli de lieux communs, les effets spéciaux, surtout au niveau des insectes, sont souvent lamentables. Les acteurs monolithiques n'aident en rien, pas plus qu'une fin incroyablement convenue. Que le noir de service aie une fin atroce, que la scène de douche soit cadrée sur la tête, que les surprises soient télégraphiées, tout concorde pour ne se rappeler que de ce camion. D'ailleurs à sa sortie, on disait que la plus grande partie du budget y était passé. Okay. Vite oublié.

Jack Smight, réalisateur qui a longtemps œuvré pour la télévision, a entre autres signé THE ILLUSTRATED MAN d'après le roman de Ray Bradbury, ainsi que FRANKENSTEIN, THE TRUE STORY.

DEATH RACE 2000 - Paul Bartel avec David Carradine, Sylvester Stallone, Mary Woronov, 1975, États Unis, 84m

L'an 2000. On se prépare à la course annuelle qui traverse le continent avec l'occasion de marquer des points en écrasant les badauds. Les femmes valent 10 points de plus que les hommes dans toutes les catégories, les adolescents rapportent 40 points, les enfants de moins de douze ans un gros 70 points et le jackpot, peu importe le sexe, les plus de 75 ans rapporte 100 points ! En compétition: Frankenstein (David Carradine), rare survivant des courses précédentes et rapiécé de partout, préféré de la population et du Président; Machine Gun Joe Viterbo (Sylvester Stallone) gros macho un peu abruti; Calamity Jane (la séduisante Mary Woronov); Matilda the Hun et ses croix gammées et Nero the Hero. Un ombre plane sur la compétition cette année, des terroristes veulent stopper la course barbare et renverser le Président. Les attentats se multiplient et on soupçonne les co-pilotes. La télévision, omniprésente, retransmet la course et on explique les morts de pilotes par des attaques des terroristes Français !



Sur une idée originale d'Ib Melchior, plus sombre, Paul Bartel (Eating Raoul) concocte une parodie grinçante des sports spectacles avec un humour noir complètement décoincé. Ça prenait peu à l'époque pour faire de la science fiction, mais on souligne une superbe matte painting qui enjolive le stade ou la course débute. Ajoutez quelques voitures bricolées et des costumes colorés et on est en l'an "2000", 25 ans avant l'époque. Les femmes sont belles et pas avares de leur charmes et David Carradine a une présence charismatique dans ce personnage plus complexe qu'il n'y paraît. Les effets gore sont très rapides à l'écran mais le sang éclabousse bien le goudron. On manque peut-être un peu de temps pour approfondir les personnages secondaires, j'aurais bien aimé voir plus longtemps Mary Woronov entre autres. Y a que la musique au synthétiseur qui a affreusement vieilli. Du bonbon psychotronique de la belle époque de la New World Pictures, menée alors par un Roger Corman très actif. Pour le plaisir de voir le regretté David Carradine, les courses, les femmes, l'humour, bref, pour s'amuser: Death Race 2000 remplit bien le cahier de charges.

DOOMWATCH - Peter Sasdy avec Ian Bannen, Judy Geeson, George Sanders, 1972, Grande Bretagne, 88m

Un petit village isolé reçoit la visite d'un membre de l'organisation DOOMWATCH, spécialement créé pour lutter contre les problèmes de pollution. Un an auparavant il y a eu déversement de pétrole sur les côtes, et le Dr Del Shaw doit y passer une journée, le temps de ramasser des échantillons. La méfiance des villageois et quelques traits physiques et mentaux anormaux le poussent à rester plus longtemps. Le tout se corse lorsqu'il découvre le corps d'une fillette enterrée...



Doomwatch était au départ une série télévisée britannique qui a connu un certain succès, le studio Tigon a donc misé sur une adaptation au grand écran. Peter Sasdy, habitué de la Hammer et futur réalisateur de THE STONE TAPE, réalise correctement un scénario très convenu tournant autour d'une maladie déjà connue des amateurs de film fantastique. En effet, en 1944, Sam Newfield se servait déjà de l'acromégalie, de manière beaucoup plus psychotronique, certes, mais de manière plus intéressante. Car rien ici n'est vraiment surprenant et les réactions des villageois parfois incompréhensibles dans ce film au rythme lent. Pas de quoi en faire un plat.

GAMERA VS JIGER aka Monster X aka Gamera tai Daimaju Jaiga - Noriaki Yuasa avec Tsutomu Takakuwa, Kelly Varis and Katherine Murphy, 1970, Japon, 83m

A l'approche de l'exposition universelle d'Osaka, on s'affaire à transporter une statue provenant d'une île réputée faire jadis partie du continent Mu. Que l'oeuvre d'art ancienne s'appelle "La flûte du démon" ne semble pas déranger les adultes. Gamera essaie d'empêcher son déplacement, mais il se fait tirer dessus par les ouvriers, la honte ! Mais évidemment lorsque le vent s'engouffre dans les trous de la base de la statue, elle émet un son infernal qui réveille un monstre singulier, le dénommé Jiger ! Gamera s'attaque au géant qui lui envoie des fléchettes. Après avoir été "crucifié" et s'être sorti de ce piège, une fléchette atteint notre tortue qui arrête de bouger, malade. Jiger s'approche de l'expo universelle et on est à court de moyens pour l'arrêter. Heureusement il y a les enfants qui ont encore des idées ! Comme employer un sous-marin miniature, un objet fétiche de la série s'il en est un, pour voyager à l'intérieur de Gamera et y trouver un petit bébé Jiger ! L'exposition d'Osaka sera-t-elle détruite avant son ouverture ?



Outre ses dards qui transpercent Gamera et lui injectent un oeuf, Jiger a un rayon de chaleur qui fait fondre la peau des hommes sur des distances phénoménales, en plus de voyager sur l'eau à une vitesse incroyable. Avec ce kaiju, la première femelle ennemie de la série, on a droit à ce qui ressemble fort aux précédents films de la série, conçue carrément pour les enfants. On a encore le duo japonais-américain, les adultes incapable de réfléchir qui ne croient pas les gosses, les gamins triomphants qui vont saluer leur idole géante. D'ailleurs on débute carrément par la chanson de Gamera, sur des images des derniers films, qui limiteront les stock-shots à ce générique. Un autre film court, qui plaira probablement aux plus petits mais qui risque de laisser les adultes y préférer les films précédents, s'ils sont enclins à apprécier le genre.



GAMERA VS ZIGRA aka Gamera tai Shinkai Kaiju Jigura -Noriaki Yuasa avec Kôji Fujiyama, Daigo Inoue, Reiko Kasahara, 1971, Japon, 87m

Une soucoupe volante, ressemblant étrangement à une couronne de "Burger King" avec des boules de gomme, détruit une base lunaire japonaise, kidnappant au passage une jolie dame. Direction la terre, dans la mer, si vous me suivez bien. Madame X, ainsi nous appellerons cette jolie dame, menace le monde en créant des secousses sismiques importantes, sous les commandes de l'extraterrestre à bord. Elle peut aussi "endormir" les humains qu'on aura bien de la misère à réveiller. Madame kidnappe deux hommes et leur bambinos qui ont réussi à embarquer incognito dans leur batiscape. Menacés de mourir d'asphyxie, seule Gamera saura les sauver, Mais voilà que la tortue géante se retrouve aussi "endormie", la tête dans l'eau, les pieds sortant au-dessus de la baie. Zigra, se retrouvera dans la mer polluée lorsque Gamera attaque son vaisseau et l'effet de cette eau impure

transforme l'espèce de requin de l'espace en créature géante. La chicane va pogner entre les deux gargantuas sous l'oeil des marmots et la Madame X qui a repris ses esprits !

La saga se continue avec ce septième film au budget encore plus mince et au scénario qui semble connu. Comme les films de Santo, loin au Mexique, on recycle les idées déjà utilisées, comme si c'était écologique de tout recycler ! Malheureusement le nouvel adversaire n'a pas les multiples armes de ses adversaires, les combats ne seront pas aussi épiques que les dans les précédents films. Les enfants se fauillent partout, n'écoutent absolument personne, surtout pas leurs parents et semblent les seuls à comprendre comment aider Gamera. Ceci dit, Eiko Yanami est des plus mignonne en bikini noir et on l'aurait imaginée sans problème dans un James Bond.

GODZILLA VS HEDORAH aka Godzilla vs Smog Monster aka Gojira tai Hedorâ - Yoshimitsu Banno avec Toshie Kimura, Akira Yamauchi, Keiko Mari, 1971, Japon

Le jeune Toshie a pour idole Godzilla, le plus fort des monstres. Peu de temps après qu'un pêcheur aie apporté un têtard difforme à son père biologiste, un monstre attaque les navires près du pays du soleil levant. Hedorah, nommé ainsi par Toshie, est un monstre protéiforme qui se nourrit de la pollution. Adoptant une forme volante, il répand des vapeurs acides qui tuent des milliers de gens. Godzilla l'affronte sans succès dans un premier temps. En vérité de nature minérale, le monstre d'origine extraterrestre semble invincible et donne bien du fil à retordre à Godzilla et aux forces de défense nipponnes. Le père de Toshie réussira-t-il à trouver son talon d'achille ? Les jeunes adultes qui prévoient un rassemblement de 100 millions de personnes sauront-ils rameuter autant de gens ? Godzilla va-t-il sauver son honneur ?



Yoshimitsu Banno et son équipe, pendant que le producteur paternaliste de la série est à l'hôpital, concoctent une film qui se veut plus jeune et de son temps. D'ou le thème de la pollution, mais aussi des digressions étonnantes. Voir ces quelques séquences de dessins animés qui détonnent ou ces partys de danse en discothèque ou un des personnages sous influence fait son trip, voyant les danseurs avec des têtes de poissons! Idem pour la musique, spécialement le thème de Godzilla, d'un ridicule cinglant, tel qu'on arrive pas à s'habituer durant le visionnement. Que dire par-dessus tout de la séquence où Godzilla vole ??? Oui, prenant sa queue entre ses jambes et crachant son feu atomique sur une musique militante du plus ridicule effet, notre roi des monstres préférés vole... Le virage jeunesse met donc en vedette des adultes, hormis les parents de Toshie, incapables et rigolos, comme les forces armées qui se chicanent ou les vieillards, qui regardent les jeunes danser au pied du mont Fuji, dans un plan presque sinistre.

L'anecdote veut que le producteur Tanaka, sorti d'hôpital et voyant le résultat aie dit: "Plus jamais ils ne toucheront à Godzilla !" Et effectivement, Banno ne retouchera pas durant des années au King, mais il planche sur un film en Imax 3D mettant en vedette Godzilla et Hedorah. Un film singulier dans la saga du géant, aux combats inédits et mémorables.



GODZILLA VS GIGAN aka Chikyû kogeki meirei: Gojira tai Gaigan aka Godzilla on Monster Island aka Objectif Terre Mission Apocalypse - Jun Fukuda avec Hiroshi Ishikawa, Yuriko Hishimi, 1972, Japon, 89m

Un dessinateur de bande dessinée en recherche d'emploi se retrouve à travailler pour les dirigeants d'un nouveau parc d'attraction: Le Royaume des Enfants. But ultime des proprios ? La paix sur terre ! Ayant pour attraction une tour qui prend la forme de Godzilla, le projet se dévoile tout autre après enquête. Ayant "empruntés" les corps de terriens morts, les extraterrestres veulent faire venir de l'espace King Ghidorah et Gigan, tout en contrôlant Godzilla et Anguirus, pour détruire la terre, après ce sera en effet paisible. Une lutte s'engage entre le dessinateur et ses amis, que la police ne croit pas, et les étrangers pendant que Le combat des monstres se prépare.

Celui avec les coquerelles ! Ben oui, la vraie forme des extraterrestres, est ni plus ni moins que des coquerelles de l'espace. Jun Fukuda n'a pas réalisé de films très sérieux dans la saga du roi des monstres. celui-ci ne fait pas défaut. Toute l'intrigue humaine est très légère et on doit se rattraper sur les combats de monstres. La série ne rapportant plus autant, on fait usage de stockshots, particulièrement pour King Ghidorah, dont on reprend bien des scènes de films précédents, quitte à avoir un Godzilla au look très différent. Mais ce qu'il y a de neuf est pas mal excitant, très "pugilistique" comme combat et avec des explosions très spectaculaires. Le sang de Godzilla coule rouge, alors que dans d'autres films on le voit vert. J'ai regardé la version originale avec sous-titres, exempte des dialogues de monstres. En effet, si Godzilla et Anguirus communiquent par des borborygmes électroniques en japonais, la version américaine ajoute des dialogues bien audibles et bien ridicules dont on se passe bien ! Très léger, mais fort plaisant à voir ou revoir.

GODZILLA VS MECHAGODZILLA aka Godzilla vs Cosmic Monster aka Gojira tai Mekagojira - Jun Fukuda avec Masaaki Daimon, Akihiko Hirata, 1974, Japon, 84m

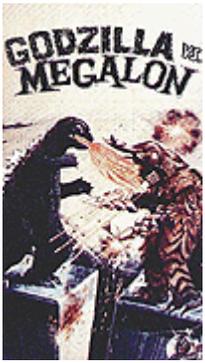


Une prêtresse a des visions de l'arrivée d'un monstre. Effectivement, Godzilla sort de terre et s'en prends à son ami Anguirus, ce qui choque les gens présents. Bon, le concept d'amitié chez les monstres est symptôme d'anthropomorphisme à outrance, me direz-vous, ils ne jouent quand même pas aux cartes le samedi soir, je vous le concède. N'empêche qu'un autre Godzilla apparaît et là on a des doutes. parallèlement, une grotte est découverte sur l'île d'Okinawa et une statuette du "King Seasar" fait l'objet de convoitise. On est prêt à tout pour l'enlever et elle semble protégée par un journaliste assez louche. Le journaliste est en fait un agent d'interpol et ceux qui veulent la statue sont originaire de la troisième planète du trou noir. Et nos deux Godzilla ? Un est un faux, cachant sous sa peau artificielle un mechagodszilla, robot conçu par les extraterrestres à l'image de l'icône japonais. Le faux a mangé toute une raclée et doit être réparé, alors on kidnappe un professeur, mais la prophétie se réalise et King Seasar va seconder Godzilla pour retourner cette bande d'alien qui ont pour réelle apparence des têtes de singes.

Jun Fukuda réalise le film du 20ème anniversaire de la naissance du monstre par excellence avec une légèreté pas désagréable. L'incursion d'un Kaiju de religion monothéiste surprend, tout comme son apparence de lion anamorphique. Il sera d'ailleurs un rare monstre géant de la saga qui bouge à la vitesse d'un olympien, idée qui de toute évidence plaira bien à Kitamura qui reprendra cette idée pour GODZILLA FINAL WARS. Contrairement à Honda, Fukuda privilégie les plans rapprochés, ce qui rend plus confus les séquences de batailles, La musique de Masaru Satô est très enlevée, souvent proche de l'orchestration de type "big band". Je préfère en tout temps l'approche de Kurosawa, mais ici, ça accompagne bien le film. L'influence de LA PLANÈTE DES SINGES n'est pas vraiment appuyée, plutôt accessoire. Un épisode léger dans la filmographie du géant nippon. On notera un drôle de pouvoir nouveau pour Godzilla, qui peut attirer les métaux comme un aimant, pratique contre un robot !

GODZILLA VS MEGALON aka Gojira tai Megaro - Jun Fukuda avec Katsuhiko Sasaki, Robert Dunham, 1976, Japon, 78m

Suite à des essais nucléaires, des tremblements de terre se font sentir, un lac se vide. Goro, inventeur de métier, son ami et son neveu vont être mêlés à des aventures rocambolesques. Car le tiers de la légendaire Lémuria, devenu sous terre du royaume de "Seatopia", a été détruite par les bombes des hommes et l'empereur Antonio crie vengeance ! Avec la



sortie de Megalon, monstre géant aux allures d'insecte, plus tard aidé de Gigan, la destruction de la surface commence. Si Goro est menacé par les agents de Seatopia, c'est parce qu'il a inventé un robot qui pourrait bien servir de modèle pour monter une armée pour Seatopia. Pendant un temps le robot est sous contrôle et va servir à guider Megalon. Affranchi de ses influences et avec l'aide de Godzilla, un combat de lutte par équipe débute !

Sur une musique légère, parfois en complète opposition avec l'action, mais plaisante, d'une drôle de manière, Fukuda tisse un film plus rigolo qu'autre chose. Premier film utilisant de nombreux stockshots, subtilisant les destructions de King Ghidorah pour les faire passer pour celles de Megalon. C'est donc dans un final digne d'une fédération de lutte qu'on assiste à un combat très physique et drôle où les géants semblent obéir à une gravité plus proche de celle des as sur le matelas. Sans parler des passages sur l'Île de Pâques, du numéro de danse seatopiennne et de Robert Dunham en empereur

Antonio, que en renierait pas le groupe musical Village People. Pour s'amuser donc, tellement que le film a eu droit au traitement de la bande de MYSTERY SCIENCE THEATRE 3000, un honneur dont Godzilla aurait pu se passer.

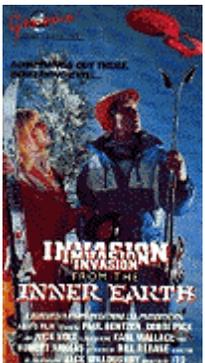
HORROR OF THE BLOOD MONSTERS - Al Adamson, 1970, Etats Unis

Parce qu'une épidémie de vampirisme frappe la terre, une expédition est envoyée vers la planète distante responsable. Le vaisseau débarque sur une planète qui ressemble à une clairière des philippines avec monstres de carton pâte et deux similis tribus, des similis philippins en bikini de fourrure et des similis vampires en bikini de fourrures. Quelques lézards géants repiqués d'un classique et des combats pas très épiques s'amènent pendant que le professeur, le patriarche Carradine, essaie de les sortir de cette honte... J'allais oublier que la planète, selon la radiation qui frappe à ce moment est en monochrome rouge, jaune ou bleu...



Beaucoup trop ambitieux pour son bien, Al Adamson signe encore un film ringuard à souhait. C'est à se demander s'il n'a pas intégré un film philippin du style one million b.c. à son récit américain.

(recherche concluante, oui, il en a intégré un!) La romance et les explications scientifiques sont complètement débiles et le discours moraliste final a été entendu à maintes reprises. À vos risques et périls ou pour se bidonner entre amateurs.



INVASION FROM INNER EARTH - Bill Rebane alias Ito avec Paul Bentzen, Debbi Pick, 1974, États Unis

On débute avec un homme qui annonce qu'une maladie s'est répandue dans tous les grands centres. Images de panique. Au nord du Manitoba, cinq personnes isolées vont apprendre graduellement la catastrophe planétaire. Apparitions furtives de soucoupes volantes et une mystérieuse lumière rouge confondent les hommes et la jeune Sarah. Vaut-il mieux rester sur place ou tenter de rejoindre la ville la plus proche pour enfin savoir ce qui se passe ? Quelle est cette mystérieuse voix unique qui leur parle de manière sporadique sur la radio à ondes courtes ?

Un film de catastrophe planétaire sans budget qui n'est pas sans rappeler le parti pris du film SIGNES. Des discussions languettes ralentissent le rythme et on termine avec une pirouette magistrale qui laisse pantois ! Rebane n'a que l'ambition de ses pauvres moyens. On apprécie le jeu naturel de Debbie Pick. La trame sonore, également produite par Rebane, est très éclectique et aide à faire passer le tout. Une curiosité difficile à recommander.

ISLAND OF THE FISHMEN aka Le CONTINENT DES HOMMES POISSONS aka L'isola degli uomini pesce aka Screemers aka Something wait in the Dark - Sergio Martino avec Barbara Bach, Claudio Cassinelli, Richard Johnson, 1979, Italie, 93m

Naufragés sur une île inconnue, un officier médecin, Claude De Ross et trois prisonniers rencontrent la jolie Amanda Marvin (Barbara Bach) et font la connaissance d'Edmond Rackham. Ils ont aussi bien vus des créatures mi-hommes mi-poissons dévorer des infortunés. Agissant comme un seigneur sur son île, Rackham raconte finalement comment il se sert des monstres, descendants des habitants de la fameuse Atlantis, dont l'île serait la seule partie encore au-dessus-de la mer, pour piller à son profit les trésors des atlantes. Claude va cependant découvrir le père d'Amanda, vieux savant fou

qui se meurt, et qui raconte bien autre chose. Le temps presse car il y a un volcan sur l'île qui menace d'exploser en tout temps et le père Marvin fait des expériences dont il vaut mieux ne pas être le sujet.



On sent bien l'inspiration du récent L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU, mais aussi les films d'aventure reprenant les romans d'Edgar Rice Burroughs comme THE LAND THAT TIME FORGOT ou l'original SEPT CITÉS D'ATLANTIS tout comme les récits de Jules Verne. Les créatures en titre ne sont évidemment pas aussi belles que les efforts contemporains ou même CREATURE FROM THE BLACK LAGOON d'antan, évidemment, elles se comparent plus aux Sea Devils de Doctor Who. Là où ça cloche pas mal c'est au niveau de l'incohérence des personnages, principalement Rackham qui est très difficile à suivre, changeant constamment d'attitude envers De Ross. On sait très bien qu'il a des choses à cacher, mais il ne prend aucune précaution, accueillant à bras ouvert l'officier qu'il menaçait l'instant d'avant. Barbara Bach a un rôle plutôt mince, du genre soit belle et tais toi et est poursuivie de l'affection et la libido de Rackham, qui n'arrive pas à se rendre au deuxième but, si vous voyez ce que je veux dire. Ajoutez les indigènes de la place, pratiquement muets, avec une Shakira, genre princesse vaudou locale qui aime éperdument Rackham, qui lui est indifférent et le scénario part dans toutes les directions. La version américaine titrée SCREAMERS a subi un remontage et l'ajout de scènes. Il reste au final un film d'aventure familial confus, qui est généreux avec ses monstres et qui n'est définitivement pas le meilleur de son réalisateur.



OCTAMAN - Harry Essex avec Pier Angeli, Kerwin Mathews, Jeff Morrow, David Essex, 1971, États Unis/Mexique

Une équipe de chercheurs étudie l'effet de la pollution sur les habitants d'Amérique du Sud. Les radiations des essais atomiques commis à des centaines de kilomètres se font sentir dans de petits villages côtiers ! La découverte d'une petite pieuvre mutante étonne tout le monde et les rumeurs de l'existence d'un homme pieuvre vont convaincre un investisseur de financer la prolongation de l'expédition. L'Octaman va se manifester rapidement et tenter de kidnapper la jolie copine du professeur, la seule qui réussit à le calmer. Aussi bien à l'aise dans l'eau que sur le sol, Octaman

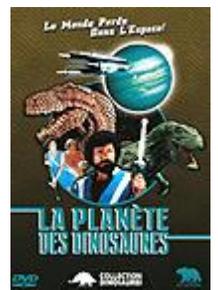
sème la destruction, spécialement pour défendre ses petites copines pieuvres.

J'ai du m'endormir à quelques reprises et me réveiller à chaque occasion pour réussir à regarder le film au grand complet ! Aucun effort dramatique, on nous montre le monstre au début du film ! Si le costume n'est pas si mauvais, il est cependant statique, pas même une bouche qui bouge un peu. Le scénario sans queue ni tête et la réalisation quelconque passent à côté de quelques occasions ratées de donner un tant soit peu de frissons dramatiques et les dialogues sont navrants. S'étendre plus longtemps sur cette pieuvre serait lui faire trop d'honneur.

Harry Essex n'est pourtant pas le dernier venu. Scénariste sur MAN MADE MONSTER (1941), IT CAME FROM OUTER SPACE (1953) et surtout CREATURE FROM THE BLACK LAGOON (1954), il a écrit plusieurs scénarios pour des séries télévisées très connues comme DRAGNET ou les INCORRUPTIBLES. Il n'a cependant réalisé que quatre films, les deux derniers étant ce triste OCTAMAN, et le non moins ridicule CREMATORS.

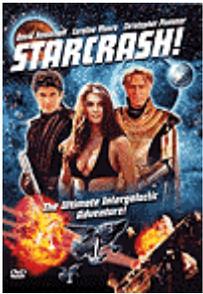
PLANET OF DINOSAURS aka La Planète des Dinosaures - James K. Shea avec James Whitworth, Pamela Bottaro, Harvey Shain, Max Thayer, 1978, États Unis, 79m

Leur vaisseau spatial d'exploration sur le point d'exploser, l'équipage prend la navette d'urgence et atterrit sur la plus proche planète, plein de dinosaures ! La tension monte entre ceux qui se préparent à passer leur vie sur la planète et ceux qui croient que les secours vont nécessairement se pointer.



On ne fera pas semblant de rien, ce petit budget tourné suite au succès de STAR WARS et KING KONG ne propose rien de bien stimulant au niveau du scénario ou de ses acteurs amateurs. Non, il s'agit essentiellement d'un film intéressant pour ses dinosaures, dans la lignée du travail de Ray Harryhausen. On retrouve donc au générique Doug Beswick, un spécialiste en début de carrière qui avait déjà à son actif FLESH GORDON et qu'on retrouvera sur THE EMPIRE STRIKES BACK, ALIENS, EVIL DEAD 2 ou BEETLEJUICE et qui s'est depuis reconverti dans l'animation digitale pour la télévision et le cinéma. On note aussi Stephen Czerkas, artiste sculpteur. qui a depuis écrit sur les dinosaures (My Life with Dinosaurs) et dirige un musée dans l'Utah.

Les séquences manquantes du doublage français, offertes avec sous-titres, témoignent du bon goût des distributeurs de l'époque puisqu'il ne s'agit que de longs dialogues sur les divergences d'opinion qui augmentent entre le capitaine officiel de la troupe et le colosse qui ressemble au Capitaine Haddock avec sa barbe bien fournie et bien taillée ! L'entretien avec Christophe Lemaire, qu'il livre à l'horizontale, d'une durée de 23 minutes, fait la belle part au texte qu'il a écrit à la sortie du film. On apprécie d'y voir son Godzilla en compagnon fidèle ! Bref, un film à voir pour tout amateur de dinosaures dont je fais partie, ou les amateurs de ringardises qui apprécieront ce film qui semble sorti d'une époque beaucoup plus éloignée.



STARCRASH aka LE CHOC DES ÉTOILES - Luigi Cozzi aka Lewis Coates avec Caroline Munro, Christopher Plummer, Nadia Cassini, Joe Spinelli, 1979, Italie

Stella Star (Caroline Munro) et son acolyte Akton (Marjoe Gortner) sont poursuivis par la police de l'espace. Capturés, ils se voient offrir une remise de peine s'ils parviennent à retrouver le fils de l'empereur (Christopher Plummer), Simon (David Hasselhorf) avec l'aide du robot policier Elias et Thor. Le bon empire est menacé par le méchant Zarth Arn (Joe Spinelli) qui en veut lui aussi à la belle Stella, qui se promène partout en bikinis plastiques affriolants. Nos héros se promèneront de planète en planète jusqu'à la base spatiale du méchant dans un mélange de space opéra digne des années 30 au look des années 60.

Dès les premières images, on est estomaqué par les étoiles bleues, roses et jaunes, un univers aux couleurs saturées et aux costumes dignes des serials de Flash Gordon. Les références aux classiques de la science fiction nous sont balancées rapidement, du commandant Bradbury (auteur de Chroniques Martiennes, entre autres) au commandant Clarke (2001 odyssée de l'espace), aux robots géants en animation image par image (voir les effets de Jason et les Argonautes de Ray Harryhausen) tout y passe. Évidemment la référence, que dis-je, l'existence du film est due au film de George Lucas: Star Wars, et les références sont trop multiples pour les énumérer, citons spécialement le personnage d'Akton, au sabre laser. Les répliques du robot Elias sont tordantes, il n'en manque pas une, et la bonne humeur de Stella est contagieuse. On ne s'ennuie donc pas, sauf dans la dernière demi-heure qui étire les effets spéciaux un peu trop. Caroline Munro est superbe, je retiens toujours la scène où elle dégèle, ses cheveux reprenant leurs courbes parfaitement coiffées à la dernière minute, miracle ! La musique de John Barry est efficace comme la plupart des décors, il y avait un certain budget dans ce film Italien. Christopher Plummer a l'air de s'endormir royalement et l'ensemble est d'un kitch absolu, Spinelli cabotinant avec une forme rare. Cozzi a donc réussi un film hilarant, plein de défauts mais aussi de bons moments et surtout un enthousiasme qui excuse bien des choses.

Un mot sur les autres extras du magnifique dvd de Neo Publishing: l'interview récente de Cozzi présente des extraits de son premier film, assez intrigant et présente un Cozzi légèrement nostalgique, voire triste, qui est passé de réalisateur à gérant de boutique spécialisée. Il place bien en contexte son cheminement, car c'est toute l'industrie italienne qui s'est effondrée dans les années 80. Les réalisateurs ont la plupart fait le saut vers la télévision, Dario Argento étant un rare exemple de cinéaste qui a poursuivi sa carrière au grand écran.

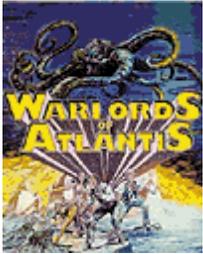
Le long making of de Star Crash est un transfert d'une vidéo d'époque fournie par Cozzi en personne et à la qualité incertaine, mais qui fait plaisir à voir. Cozzi explique les trucages du film et nous donne l'occasion de voir Caroline Munro en entrevue à l'époque. Cozzi précise qu'il a cherché à réussir un film de science fiction avec une fraction du budget des productions américaines que nous aurons du plaisir à regarder. Opération réussie, monsieur Cozzi.

TERROR OF MECHAGODZILLA aka La TERREUR DE MECHAGODZILLA aka Mekagojira no gyakushu aka Monsters from the Unknown Planet aka Revenge of Mechagodzilla aka Les MONSTRES du CONTINENT PERDU - Ishirô Honda avec Katsuhiko Sasaki, Tomoko Ai, Akihiko Hirata, 1975, Japon, 83m



Un sous-marin qui explore les fonds de l'océan explose. Les dernières communications enregistrées laissent entendre qu'il y avait un dinosaure au fond de l'eau. Titanosaurus, de son nom, est contrôlé par le docteur Mafune, aidé de sa fille Katsura. Officiellement Mafune est mort, mais les agents d'interpol se doutent de quelque chose. Ils ont raison, Mafune et sa fille travaillent à contrôler le monstre sous les ordres d'extraterrestres de la troisième planète (ou d'un trou noir dans d'autres versions) qui ont reconstruit le robot géant Mechagodzilla. Le plan: attirer Godzilla avec Titanosaurus, éliminer le king avec l'aide de Mechagodzilla et remodeler la planète selon leurs besoins après l'avoir détruite !

Débutant avec un montage de la fantastique bataille originale de Godzilla contre son double robotisé, TERROR OF MECHAGODZILLA s'enlise par la suite dans cette histoire de Katsura, qui est devenue un cyborg il y a quelques années. Ce qui ne l'empêche pas de connaître l'amour, mais comme vous voyez, on s'y perd un peu. C'est donc en fin de film que l'on aura droit à une furieuse bataille à trois, mais où Titanosaurus ne fait pas grand chose, que faire disparaître les débris en jouant de l'éventail avec sa queue. N'empêche qu'il y a du pugilat de Kaiju et des explosions à souhait et que l'on y trouve finalement son compte. Sur une triste note, ce film signait un retrait des grands écrans, Godzilla ne revenant qu'en 1984 et plus méchant que jamais. Car ici il est encore le défenseur de la terre ! Titanosaurus ne frappera pas l'imaginaire nippon, n'ayant droit qu'à des figurines qu'au début des années 2000, pourtant il est pas si mal et original. Toujours plaisant à revoir pour les amateurs de furieux combats de monstres géants !



WARLORD OF ATLANTIS aka Les SEPT CITÉS D'ATLANTIS - Kevin Connor avec Doug McClure, Lea Brodie, 1978, Royaume Uni/États Unis

1895, à la recherche d'Atlantis, le professeur Aitken, son fils Charles et l'inventeur de la "cloche" Greg Collinson (Doug McClure) explorent dans les eaux du triangle des Bermudes. Attaqués par une bête préhistorique, ils réussissent à ramener une statue en or pur qui prouvent les théories du professeur. Mais cet or fait sortir le méchant dans l'équipage et pendant que Charles et Greg sont largués au fond des mers, les marins trahissent le professeur... pour être attaqués par une pieuvre géante ! Les aventuriers tout comme les marins se réveillent sur les rives d'une des cités d'Atlantis. Pendant que Charles est reçu comme un être supérieur, on lui montre le vingtième siècle tel que l'imaginent les extraterrestres (car les atlantes viennent d'une autre planète) avec les guerres mondiales que nous connaissons, ses compères sont emprisonnés... mais Charles a eu le temps de faire de l'oeil à Delphine... pas de trouble !

Il est un peu tard en 1978 pour faire un film d'aventures à budget réduit. Car les monstres suscitent la rigolage plus qu'autre chose. Kevin Connor ne bénéficie plus des textes d'Edgar Rice Burroughs et son imaginaire, il a participé au scénario, est pâle par opposition à ses films précédents. Côté acteurs, on s'ennuie de Peter Cushing et Lea Brodie, toute mignonne qu'elle est, ne peut remplacer Caroline Munro. Les intrigues sont trop simples, on s'évade en le temps de le dire et le suspense est rare, voire inexistant. Kevin Connor se reconvertira en réalisateur télé prolifique, mais aura auparavant le temps de réaliser ARABIAN ADVENTURES dans le même sillon. Mario Giguère



SOUVENIRS DE PÂQUES

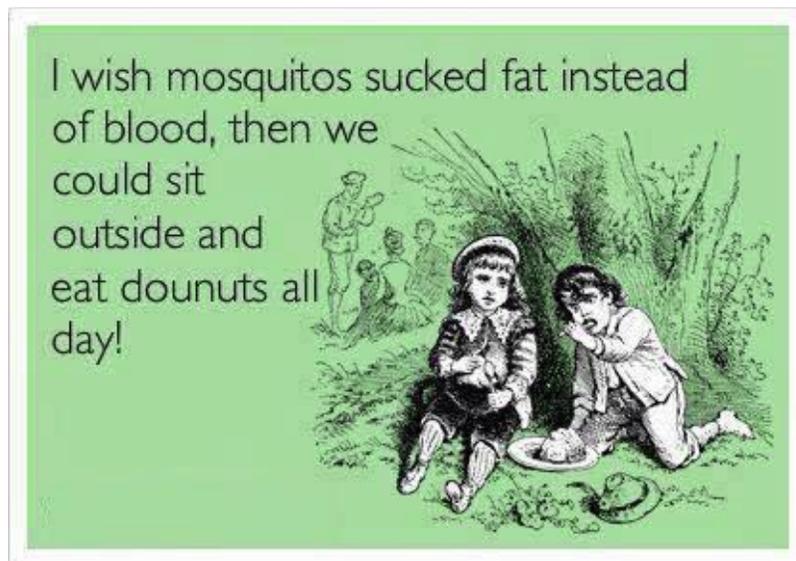








Daenerys Targaryen - Cuisiner avec son Dragon
avec des classiques tel
Chèvre à la Dracarys
BBQ de maître d'esclaves
Coeur de cheval Dothraki



J'aimerais tant que les moustiques sucent le gras au lieu du sang,
alors on pourrait s'asseoir dehors et manger des beignes toute la journée!

"ALTERNATIVE PRACTITIONERS" - CHAYGROUND.COM



"DOCTOR MEOW"



NEW DESIGN!



